

CASS | CSSA



Agir ensemble pour un mieux être Schaerbeekois
Samenwerken om een betere Schaarbekenaar te worden

Colloque CASS

L'enfant est-il soluble dans le travail social ?

ou

La place donnée à la réalité de l'enfant et du parent dans l'action sociale

Synthèse des interventions du 7 décembre 2005



Avec le soutien de la Commission Communautaire Commune
de la Région de Bruxelles-capitale

Que faut-il pour grandir aujourd'hui ?

Conférence de Francine Gillot-de Vries, professeur de psychologie du développement à l'ULB.

Le lien entre l'enfant et ses parents commence avant la naissance : des interactions précoces ont lieu, qui se font par la voix, les gestes, l'odeur. Quand l'enfant naît, il est déjà inscrit dans une histoire : c'est le concept de transgénéralité. L'enfant est modelé par ses parents et il modèle ses parents. Les enfants ne réagissent pas tous de la même façon, ils ont chacun leur personnalité. A propos de la relation parents - enfant, on parle de modelage et d'adoption réciproques. C'est l'interaction entre les caractéristiques du tempérament de l'enfant et des parents qui va marquer le tempérament de l'enfant. L'enfant naît avec des caractéristiques qui lui sont propres et qui vont être soit accentuées soit atténuées par l'interaction avec les parents. Cette interaction est liée à une notion clé dans le développement de l'enfant : l'attachement.

L'attachement est un besoin primaire, comme le lait maternel. La plupart des auteurs disent qu'il est un facteur d'épanouissement tant pour les enfants que pour les parents. L'enfant est un être social dont l'objectif est de maintenir l'attachement aux personnes qui prennent soin de lui. Car l'attachement est lié à la sécurité. L'enfant a besoin de savoir que quelqu'un est toujours là pour veiller sur lui. S'il sait que même en cas d'absence de la personne qui prend soin de lui il est en sécurité, il se sentira plus libre pour partir à la découverte du monde. Pour expliquer ce processus, des études ont été faites sur « l'expérience de la situation étrange ». Il s'agit d'analyses du comportement d'enfants de 16 à 18 mois, que l'on met avec leur mère dans une pièce. Ils jouent ensemble pendant un moment, puis la mère s'en va. Quand elle revient, les retrouvailles entre elle et son enfant sont examinées. Ces analyses ont mis à jour différentes catégories d'enfants.

La première catégorie est celle des enfants sécures. La majorité des enfants sont sécures c'est-à-dire qu'ils ont une réaction courte d'angoisse lorsque leur mère s'en va. Ces enfants ont une représentation stable de leurs parents, ils ont le souvenir d'expériences positives avec eux. Dans une deuxième catégorie d'enfants, se trouvent les sécures hésitants. Ils ne manifestent pas d'angoisse ni de joie, ils sont en retrait. Une troisième catégorie rassemble des enfants qui expriment une certaine détresse et n'ont pas assez d'expériences positives avec leurs parents pour pouvoir se sentir en sécurité. Dans la quatrième catégorie se trouvent les enfants insécures et désorganisés. Ces enfants ont plus de chances que les autres de présenter plus tard des troubles du comportement et des troubles mentaux et le fait d'identifier leur insécurité permet de faire de la prévention.

La qualité des relations avec les parents durant la première ou les premières années de vie détermine la qualité des attachements ultérieurs d'un individu. L'enfant a un certain nombre d'attentes vis-à-vis de son entourage, autrement dit il a des modèles opérationnels internes d'attachement. Il se fait une représentation interne du monde à l'image de ses interactions avec son entourage. Cette représentation se construit pendant la première année et permet à l'individu de se repérer dans ses relations à autrui. Il y aurait une continuité entre l'attachement des parents à leurs propres parents et la façon dont eux-mêmes interagissent avec leur enfant. Par exemple : une mère qui a eu des mauvais rapports avec sa propre mère aura du mal à s'occuper d'un enfant qui attend tout d'elle.

Certains parents sont condamnés à la répétition intergénérationnelle alors que d'autres parents ne répètent pas ce qu'ils ont vécu. Pour évoquer l'aptitude à sortir de la fatalité qui consiste à revivre sa propre enfance à travers celle de ses enfants, on parle de « résilience ». La résilience est le fait de pouvoir se développer et rebondir en dépit de l'adversité qu'on a connue. Elle se produit dans 40% des cas. Pour l'expliquer, il faut parler de la notion de réflexion sur soi. Certaines mères qui ont eu des carences précoces développent de la réflexion sur soi, c'est-à-dire qu'elles ont la capacité de se distancier par rapport à leur enfant, de le considérer comme un être différent d'elles. Un autre élément pouvant stimuler la résilience est le fait d'avoir eu des rapports privilégiés avec une personne au cours des premières années de vie. L'humour peut aussi être un facteur favorisant la résilience. Certaines personnes sont résilientes parce qu'elles ont de l'humour, ce qui leur permet de surmonter leurs difficultés. La résilience n'est pas éternelle : il ne faudrait pas croire que lorsqu'on est résilient, on le reste toute sa vie.

Si la résilience n'est pas éternelle, l'attachement lui aussi est fragile. Il n'est ni figé ni acquis une fois pour toutes, c'est quelque chose qui se met en place tout au long de la vie. Par ailleurs, il y a peu de correspondances entre la qualité de l'attachement à la mère et la qualité de l'attachement au père. Quand l'un des deux parents est défaillant, l'enfant peut s'attacher à l'autre : c'est ce qu'on appelle « la fonction compensatoire ».

En ce qui concerne le rôle du père, on peut aujourd'hui affirmer qu'un homme est aussi bien disposé qu'une femme pour répondre aux besoins de son bébé. Un bébé, en effet, cherche autant le contact avec son père qu'avec sa mère, même s'il se tourne davantage vers sa mère quand il se sent fatigué ou inquiet.

Mais les parents ne sont pas les seuls à s'occuper de leur enfant. Quand ils sont en difficulté et font appel à des professionnels, ces derniers doivent les replacer dans des conditions telles qu'ils puissent évoquer ce qu'ils ont vécu en tant qu'enfants et qu'ils ont souvent refoulé. Parfois, les parents en difficulté ont du mal à accepter l'aide qu'on leur propose parce qu'ils ne veulent pas exprimer les problèmes qu'ils ont eus quand ils étaient enfants. Il faut les aider à mettre des mots sur ce vécu. Même si ce n'est pas toujours facile, on peut aider les parents en difficulté à certains moments-clés du développement de l'enfant c'est-à-dire à sa naissance et au moment où il prend son autonomie, commence à marcher etc.

Quand les parents sont angoissés par leurs problèmes d'emploi ou de logement, cette précarité peut entraîner des problèmes au point de vue de l'attachement. L'attachement peut se créer dans des conditions de précarité mais il se construira différemment et sera parfois complexe à élaborer.

En ce qui concerne les familles immigrées, elles sont souvent séparées de leur famille d'origine et vivent souvent des situations conflictuelles par rapport à leurs traditions. Souvent, les femmes cultivent encore l'idée que leur rôle principal est d'être mères et elles ont des problèmes parce que leurs mères à elles sont absentes.

Conclusion : L'enfant doit rester l'explorateur de son monde interne et gagner son autonomie.



Les parents sont-ils démissionnaires ?

Conférence de Philippe Béague, psychologue, psychanalyste,
Président de la Fondation Françoise Dolto.



Il faut se débarrasser des préjugés sur les bons et les mauvais parents. Au fond, on ne sait pas ce qu'est un bon parent. La seule chose qu'on sait : un enfant est né de cette femme-là et de cet homme-là et il doit faire avec. En se mettant dans une position de soutien et non dans une position de juge, on peut aider les parents en difficulté. Il ne faut pas vouloir qu'ils deviennent comme on le voudrait. Chacun doit développer sa propre parentalité. Quand les personnes ont l'impression d'être jugées, ça ne les aide pas à améliorer certaines choses. Les professionnels ne peuvent pas être au niveau de l'émotion, du réflexe. Il est nécessaire pour eux de prendre du recul. Leur travail ne consiste pas à protéger les enfants de leurs parents. Il consiste à détecter la maltraitance et non pas à la soupçonner.

Alors que le mot « maltraitance » est très répandu, le néologisme « bientraitance » est important et devrait être utilisé. Il exprime une façon de regarder les gens différemment, un état d'esprit dénué d'accusations et d'idées préconçues. La question des préjugés est importante. Quand on prend le temps d'écouter les parents en difficulté on s'aperçoit que même les « pires » d'entre eux auraient vraiment voulu être les parents qu'ils avaient rêvé d'être. Quand on les fait parler, ils finissent souvent par dire que leur relation à leur enfant est l'échec de leur vie et que c'était déjà l'échec de leurs parents. L'échec, en effet, se transmet.

La plupart des parents veulent éduquer leurs enfants au mieux. Mais le désir de bien faire peut être parasité par des tas de choses, des problèmes financiers, des problèmes de logements etc. Certaines idées peuvent aussi parasiter l'envie des parents de faire au mieux. Exemple d'idée parasite : les parents doivent faire le bonheur de leurs enfants, ils doivent donner sans cesse. Dans le temps, cette idée existait déjà mais on se souciait du bonheur futur des enfants, on les préparait pour qu'ils deviennent capables de se débrouiller en tant qu'adultes. Il ne faut pas tenter d'assurer un bonheur permanent à ses enfants. Or, aujourd'hui, les parents ont terriblement besoin d'être aimés. Ils ont donc parfois tendance à vouloir satisfaire toutes leurs envies. Cependant, l'éducation ne consiste pas à dire oui tout le temps. Il faut parfois dire non et imposer des limites aux enfants.

Autrefois, les parents n'élevaient pas seuls leurs enfants, ils bénéficiaient de la sécurité du groupe. Cela existe encore chez certaines populations de pays en voie de développement où les enfants sont pris en charge par la collectivité. Dans nos pays occidentaux, ce type d'éducation n'existe plus. Néanmoins, l'enfant a la chance de pouvoir rencontrer des professionnels autour de lui. Par exemple, le personnel qui travaille dans les crèches, les enseignants, les psychologues ou assistants sociaux. Grâce à eux, on retrouve la notion de groupe qui est très importante car un enfant ne doit pas être élevé par une ou deux personnes seulement.

C'est pourquoi il est recommandé de mettre son bébé à la crèche. Pourquoi les chômeurs ne pourraient-ils pas mettre leurs enfants à la crèche ? C'est merveilleux d'aller à la crèche. La crèche est lieu d'accueil pour les enfants mais aussi pour les parents. Pour qu'un enfant s'y sente bien, il faut que sa mère s'y sente bien et son père également.

En ce qui concerne le travail des professionnels, il doit se passer dans le respect mutuel. Il ne doit pas se faire dans le jugement. Il doit plutôt tenir compte du fait que tous les parents veulent toujours faire au mieux. Les professionnels ne doivent pas non plus vouloir remplacer les parents. On n'est jamais parent à la place des parents. Il y a parfois des problèmes avec le monde enseignant parce qu'actuellement il y a parfois confusion des rôles. Or les parents, les professeurs et autres éducateurs ont chacun leur rôle, auquel ils doivent se tenir.

A propos d'enseignement, il ne faut pas créer une école pour parents, ni leur donner de leçons d'éducation. Car être parent ne s'apprend pas, ça se fait « sur le dos des enfants ». L'important est d'aider les parents à exprimer ce qu'ils vivent. Françoise Dolto n'a jamais donné de conseils valables pour tout le monde. Les seuls conseils qu'elle a donnés s'adressaient à des parents en particulier et étaient adaptés à leur situation et à leur enfant. Ces conseils n'étaient valables que pour ces parents-là.

Conclusion : Les éducateurs, les professeurs, les gens qui s'occupent de la petite enfance sont les gens les plus importants au monde. Quand se décidera-t-on à leur donner davantage de moyens ?

Discussions en ateliers sur les thèmes des conférences

Les participants à la journée ont échangé expériences et réflexions au sein de plusieurs groupes de travail.

La plupart des participants ont évoqué leurs rapports avec les parents, tant il est évident que les besoins des enfants sont liés à ceux des parents. Or le travail que mènent les intervenants sociaux pour venir en aide aux parents est parfois loin d'être facile.

Les parents en difficulté ont en effet besoin d'une aide matérielle (logement, argent...) mais aussi d'un soutien moral. Cependant, venir en aide à un adulte est une mission délicate : il faut pouvoir le responsabiliser et non pas l'infantiliser. Les intervenants ont une grande responsabilité vis-à-vis des parents. Il arrive qu'ils ne parviennent pas ou ne veulent pas les prendre. Les différences de culture et d'éducation ne leur facilitent pas la tâche.

Par rapport à ces différences, certains se demandent qui ils sont pour dire aux parents comment s'y prendre avec leurs enfants. Quel modèle d'éducation doivent-ils leur présenter ? Le leur ? Une participante préconise une certaine naïveté professionnelle qui peut aider à mettre en confiance. Elle propose que le professionnel se fie, pour commencer, à son propre modèle. Par la suite, il est important de pouvoir échanger. Cependant, l'urgence et la charge de travail ne permettent pas toujours cette concertation.

Par ailleurs, les travailleurs sociaux des CPAS doivent-ils considérer les personnes en tant que parents ou en tant que futurs travailleurs ? La personne demandeuse d'une aide sociale a-t-elle encore le droit de ne pas se sentir prête à se réinsérer professionnellement ? Faut-il pousser les femmes qui élèvent seules leurs enfants à travailler alors qu'elles n'ont aucun intérêt financier à avoir un salaire, étant donné que si elles travaillent, elles ont plus de frais (de garde, de transport...) et moins de moyens pour y faire face ? Malgré ces paradoxes et même s'il n'y a plus de travail pour tout le monde, la loi qui guide l'action en CPAS reste basée sur la mise à l'emploi. Dans ce contexte, quel type d'accompagnement social peut être réalisé dans les CPAS ? Tous les assistants sociaux et les conseillers n'ont pas la même notion de l'accompagnement social. Il faudrait qu'ils se réunissent pour mener une réflexion sur ce sujet afin de définir ensemble l'accompagnement social. Mais les assistants sociaux en CPAS n'ont malheureusement pas de temps à consacrer à un travail de réflexion.

Le manque de temps et de moyens est un problème abordé dans pratiquement tous les ateliers. Qu'ils travaillent dans un centre PMS, dans une crèche ou dans un CPAS, les travailleurs sociaux estiment manquer cruellement de temps et de moyens tant humains que financiers. Cette pénurie se fait ressentir à différents niveaux : manque de temps à accorder à la réflexion, manque de temps et de moyens pour établir une relation de confiance avec les parents, manque de temps pour comprendre les caractéristiques d'un contexte familial lors des entretiens avec les parents, jugés trop courts, manque de temps pour faire un travail d'écoute...

Ce problème commun mis à part, les intervenants sociaux sont confrontés à des problématiques spécifiques à leurs lieux de travail respectifs. Dans les crèches, par exemple, les travailleurs sociaux ont de plus en plus souvent affaire à des femmes seules, qui ont rompu avec le père de leur enfant, parfois avant l'accouchement. Certaines de ces femmes sont très déprimées, se sentent très seules et ont besoin de parler de leurs problèmes. Pour les aider au mieux, il faudrait les faire bénéficier d'un accompagnement psychologique. Des psychologues pourraient être présents tous les matins dans les crèches afin d'accueillir les mères en difficulté.

D'autre part, la prise en charge des frais de garde par le CPAS est liée à la mise en place d'un projet de la part des parents et non pas à leur bien-être ni à celui des enfants. Le lien avec le projet d'insertion des parents entraîne souvent des ruptures successives pour l'enfant vis-à-vis d'un ou de plusieurs milieux d'accueil et provoque parfois la dispersion des fratries.

Un travail devrait être entrepris avec les politiques afin que les maisons d'accueil, les crèches et les haltes garderie soient valorisés et mieux subsidiés. L'accès au milieu d'accueil devrait être un droit de l'enfant. Les décisions politiques dans ce domaine devraient tenir compte avant tout du bien-être de l'enfant. Elles devraient favoriser la préservation des fratries et permettre d'éviter que le séjour de l'enfant en milieu d'accueil soit tributaire du projet professionnel des parents.

Un projet récent impose aux crèches d'accepter toutes les nouvelles demandes sans vérifier le projet des parents. C'est un premier pas. Mais les places en milieu d'accueil restent largement inférieures à la demande et toujours liées au niveau économique des parents.

Par ailleurs, beaucoup de mères se sentent coupables de mettre leur enfant à la crèche. Souvent, la famille culpabilise la maman. Le travailleur social doit-il intervenir dans le milieu familial de la maman ?

Afin de répondre à la culpabilité ressentie par les parents qui mettent leurs enfants à la crèche, l'intervenant social doit pouvoir sensibiliser les parents à l'importance d'un milieu d'accueil dans le développement de l'enfant.

Une autre problématique à laquelle sont confrontés les travailleurs sociaux est celle des réfugiés, qui sont hors la loi et pour lesquels il n'existe pas de cadre officiel ni de structures d'accueil. Cette problématique est particulièrement préoccupante. Les travailleurs sociaux sont parfois confrontés à des parents qui se sont vu refuser leur demande d'asile. Très souvent, ces parents refusent que leurs enfants soient transférés dans des centres pour mineurs en situation illégale. En cas de refus persistant, les enfants sont parfois placés de force dans des maisons d'accueil. Une participante exprime le souhait qu'une étude soit menée sur les structures d'accueil des nouveaux arrivants et les manquements de l'Etat.

Autre problème spécifique : celui des enfants des rues. Selon nos valeurs et notre conception de la vie, les besoins de l'enfant seraient d'ordre scolaire et d'ordre matériel (besoin d'un logement décent etc.). Mais les enfants des rues ont-ils la même vision ? Le CPAS n'a pas à prendre de décision à leur place. Il peut seulement proposer des solutions non obligatoires. Comment dès lors réagir face à l'administration et à la police ?

Les travailleurs sociaux se posent aussi parfois des questions quand ils sont confrontés à certains cas graves qui demandent une intervention judiciaire (maltraitance physique, parents en prison...). Dans ces cas-là, les enfants doivent être écartés de leur milieu familial et sont placés par le juge. Cependant, le besoin d'écartement n'implique pas nécessairement que les liens familiaux soient coupés. Les travailleurs sociaux sont parfois écartelés entre leur souhait de rétablir une relation parents - enfant et leur désir de protéger l'enfant.

Un autre problème est celui des démarches administratives imposées par les CPAS aux personnes qui demandent une aide sociale. Ces démarches sont parfois jugées trop lourdes, voire déshumanisantes pour les personnes fragilisées qui, écrasées sous leur poids, ont du mal à jouer leur rôle de parents.

Pour améliorer leur travail, qui devient de plus en plus complexe, la plupart des participants aux ateliers prônent le développement du partenariat. Selon eux, le décloisonnement de l'intervention sociale devrait favoriser la mise en place d'un soutien à la parentalité. Ils souhaitent la mise sur pied d'espaces de rencontres où ils pourraient partager informations, expériences et réflexions. Ils souhaitent aussi des espaces de rencontres pour les parents. Une participante propose par exemple la création d'un lieu de rencontre pour les mères africaines.

Toutefois, il ne faudrait pas non plus multiplier à l'excès le nombre d'intervenants. Un éparpillement des repères peut en effet s'avérer préjudiciable pour les enfants et nuire à la cohérence des messages qui leur sont adressés.

Interview de Francine Gillot-de Vries, professeur émérite de psychologie du développement et de Philippe Béague, psychologue, psychanalyste et Président de la Fondation Dolto
LES PARENTS, ENTRE BESOIN D'AMOUR ET SOLITUDE

Selon **Philippe Béague**, les parents d'aujourd'hui ont terriblement besoin d'être aimés.

Ce besoin d'amour s'expliquerait par la solitude grandissante et la multiplication des familles monoparentales dans nos sociétés occidentales. « De nos jours, dit Philippe Béague, nous vivons de plus en plus dans des structures unifamiliales. Nous aurions beaucoup à apprendre des Africains en ce qui concerne le soutien, la texture sociale qui entoure les personnes. Dans nos pays, un resserrement s'est opéré autour du milieu familial. Malgré le développement des moyens de communication, nous ne sommes plus reliés à personne. »

De plus, les gens ont moins d'enfants qu'autrefois. Les familles nombreuses sont devenues rares et la monoparentalité est assez répandue. « Les parents d'aujourd'hui, explique Philippe Béague, n'ont pas assez d'ancrage dans leur propre groupe, c'est-à-dire dans le groupe des gens de leur âge. Ils veulent obtenir de leurs enfants l'amour qu'ils n'ont pas ailleurs. Ils sont tellement angoissés à l'idée d'être seuls qu'ils ont parfois peur d'être trop durs avec leurs enfants et de perdre leur affection. »

Autrefois, cette inquiétude n'existait pas et les parents étaient davantage que de nos jours dans un acte éducatif. Les parents d'aujourd'hui ont plus de mal à faire leur travail d'adulte, qui doit consister à inculquer à l'enfant les règles que la société va lui imposer. La famille est un modèle de petite société où les enfants sont censés apprendre le respect des territoires et de la place de chacun, de la chambre des parents etc.

Même si en matière d'éducation il n'y a pas de modèle idéal ni d'idées générales à respecter absolument, il faut apprendre à l'enfant que sa liberté s'arrête là où commence celle de l'autre.

Par ailleurs, l'éducation doit aussi consister à aider l'enfant à « défusionner » d'avec sa mère, puis d'avec sa famille, à pousser l'enfant à avoir le cran de quitter sa famille et d'aller vivre ailleurs.

« Par rapport à ce qui se passait autrefois, dit Béague, ce ne sont pas les principes qui ont changé mais la façon de les appliquer. A cet égard, l'éducation est soumise à des « modes », des courants qui varient selon les époques. Par exemple, le fait qu'il n'y ait plus de guerres dans nos pays fait qu'il y a chez nous, malgré les problèmes économiques et sociaux, une sorte de douceur de vivre. Alors qu'autrefois, les enfants étaient préparés à prendre éventuellement les armes... »

Dans les années 70, rappelle Philippe Béague, ont émergé des valeurs de rencontre, de parole, de ressourcement. Depuis lors, dit-il, nous évoluons vers une société où tout doit se faire à la douce, gentiment. Cette gentillesse et cette douceur imprègnent l'éducation.

« Cependant, insiste Philippe Béague, il ne faudrait pas oublier que l'enfant a besoin d'agressivité pour vivre. S'il faut combattre la violence, il ne faut pas bannir l'agressivité pour autant. Car l'agressivité est nécessaire, même au début de la vie, quand l'enfant fait ses premiers pas à l'école, par exemple. »

Pour **Francine Gillot-de Vries** également, l'éducation ne doit pas consister à enfermer les enfants dans une bulle ni à vouloir les préserver de toute expérience négative. « Certains parents, dit-elle, ont parfois peur des émotions de leur enfant parce qu'elles leur rappellent leurs propres émotions. A ces parents-là, il faut apprendre à écouter leur enfant. Il faut leur apprendre qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises choses au niveau des émotions. Il faut aussi leur expliquer qu'il est important de se parler entre parents et enfants. »

Comme Philippe Béague, Francine Gillot-de Vries considère la solitude comme un danger qui menace certains parents. « La pire chose pour les familles monoparentales, dit-elle, est la solitude. Certaines femmes, par exemple, n'ont pas de compagnon, ne travaillent pas et vivent cloîtrées. Ces femmes-là sont en danger. Il faut reconstruire un tissu social autour d'elles, combattre leur isolement. »

Au sujet de l'augmentation des divorces et des séparations, Francine Gillot-de Vries pense que le modèle traditionnel de la famille reste un idéal pour la plupart des gens. « Pourvu que cet idéal subsiste, s'exclame-t-elle, on en a besoin ! Les jeunes d'aujourd'hui sont romanesques, ils ont envie de former un

couple qui dure même si leurs parents se sont séparés. Autant les garçons que les filles ont envie de vivre un grand amour. »

Même si le divorce est entré dans les normes, surtout à Bruxelles où le nombre de séparations est particulièrement élevé, il est toujours une source de souffrance pour l'enfant. « Bien sûr, le pire pour un enfant ce sont les parents qui s'entredéchirent et restent ensemble. Cela n'empêche qu'une séparation parentale reste douloureuse pour un enfant. Il a toujours le fantasme que le couple parental se reforme. En général, ce fantasme existe jusqu'à l'arrivée d'un beau-père ou d'une belle-mère : à ce moment-là, l'enfant doit faire le deuil de son fantasme et c'est très dur pour lui. En tout cas, même si le divorce se banalise, il serait dangereux de faire croire que la séparation est vécue de nos jours moins douloureusement qu'avant. »